

Marguerite de Navarre Pire que la mort ?

Nous présentons ici, exceptionnellement, une nouvelle complète et l'ensemble des propos qui l'encadrent. Elle est extraite de la Quatrième Journée, où l'on discute de « la vertueuse patience des Dames pour gagner leurs maris ; et de la prudence dont ont usé les hommes envers les femmes pour conserver l'honneur de leurs maisons et l'honneur ». Geburton, le précédent conteur, vient de donner sa voix à Oisille.

Puis que je suis en mon rang, dit Oisille, je vous en raconterai une bonne, pour ce qu'elle est avue me l'a contée. Je suis sûre que vous n'ignorez point que la fin de tous nos malheurs est la mort, mais, mettant fin à notre malheur, elle se peut nommer notre félicité et sur repos. Le malheur donc de l'homme, c'est désirer la mort et ne la pouvoir avoir ; par quoi la plus grande punition que l'on puisse donner à un malfaiteur n'est pas la mort, mais c'est de donner un tourment continual si grand, qu'il la fait désirer, et si petit, qu'il ne la peut avancer, ainsi qu'un mari bâillera à sa femme, comme vous orrez.

TRENTE-DEUXIÈME NOUVELLE

Le Roi Charles, huitième de ce nom, envoya en Allemagne un gentilhomme, nommé Bernage, sieur de Sivray, près d'Amboise, lequel pour faire bonne diligence n'épargnait jour ni nuit pour avancer son chemin, en sorte que, un soir, bien tard, arriva en un château d'un gentilhomme, où il demanda logis : ce qu'à grand peine put avoir. Toutefois, quand le gentilhomme entendit qu'il était serviteur d'un tel Roi, s'en alla au devant de lui, et le pria de ne se mal contenir² de la nudesse de ses gens, car à cause de quelques parents de sa femme qui lui voulaient mal, il était contraint tenir ainsi la maison fermée. Aussi, ledit Bernage lui dit l'occasion de sa légation ; en quoi le gentilhomme s'offrit de faire tout service à lui possible au Roi son maître, et le mena³ dans sa maison, où il le logea et festoya⁴ honorairement. Il était heure de souper ; le gentilhomme le mena en une belle salle tendue de belle tapissérie. Et, ainsi que la viande⁵ fut apportée sur la table, vit sortir derrière la tapissière une femme, la plus belle qu'il était possible de regarder, mais elle avait sa tête à l'allemande. Après que ledit seigneur eut lavé avec le seigneur de Bernage, l'on porta l'eau à cette dame, qui lava et s'alla seoir au bout de la table, sans parler à nullu⁷, ni nul à elle. Le seigneur de Bernage la regarda bien fort, et lui sembla une des plus belles dames qu'il avait jamais vues, sinon qu'elle avait le visage bien pâle et la contenance bien triste. Apriç qu'elle eut mangé un peu, elle demanda à boire, ce que lui apporta un serviteur de l'éans⁸ dedans un émerveillable⁹ vaseau¹⁰, car c'était la tête d'un mont, dont les yeux étaient bouchés d'argent ; et ainsi but deux ou trois fois. La dame, après qu'elle eut soupé et fait laver les mains, fit une réverence au seigneur de la maison et s'en retourna derrière la tapissière, sans parler à personne. Bernage

nage fut, tant ébahie de voir chose si étrange, qu'il en devint tout triste et pensif. Le gentilhomme, qui s'en aperçut, lui dit : « Je vois bien que vous vous étonnez de ce que nous avons vu en cette table ; mais, vu l'honnêteté que je trouve en vous, je ne vous veux céler que c'est¹¹, afin que vous ne pensiez qu'il y ait en moi telle cruauté sans grande occasion¹². Cette dame que vous avez vue est ma femme, laquelle j'ai plus aimée que jamais homme pourrait aimer femme, tant que¹³, pour l'épouser, j'oubliai toute crainte, en sorte que l'amenaici dedans malgré ses parents. Elle aussi me montrait tant de signes d'amour, que j'eusse hasardé dix mille vies pour la mettre, céans à son aise et à ta mienme ; où nous avons vécu un temps à tei repos et contentement, que je me tenais le plus heureux gentilhomme de la chrétienté.

Mais, en un voyage que je fis, où mon honneur me contraignit d'aller, elle oublia tant son honneur, sa conscience et l'amour qu'elle avait en moi, qu'elle fut amoureuse d'un jeune gentilhomme que j'avais nourri céans¹⁴ ; dont, à mon retour, je me cuidai apercevoir¹⁵. Si est-ce que¹⁶ l'amour que je lui portais était si grand, que je ne pouvais déier d'elle jusqu'à la fin que l'expérience me creva les yeux, et vis ce que je craignais plus que la mort. Par quoi, l'amour que je lui portais fut convertie en fureur et désespoir, en telle sorte que je la quettais de si près, qu'un jour, feignant aller dehors, me cachai en la chambre où maintenant elle demeure, où, bientôt après mon partement¹⁶, elle se retira et y fit venir ce jeune gentilhomme, lequel je vis entrer avec la privauté qui n'appartenait qu'à moi avoir à elle. Mais, quand je vis qu'il voulait monter sur le lit auprès d'elle, je saillis¹⁷ dehors et le pris entre ses bras, où je le tuai.

Et, pour ce que le crime de ma femme me sembla si grand qu'une telle mort n'était suffisante pour la punir, je lui ordonnaï une peine que je pense qu'elle

¹⁵ comme moi-même, sinon qu'elle va tondue, car l'airralement¹⁹, des cheveux n'appartient à l'adulére, ni le volle à l'impudique. Par quoi s'en va rasée, montrant qu'elle a perdu l'honneur de la virginité et pudicité. Si l'vous plait de prendre la peine de la voir, je vous y mènerai²⁰.

Ce que fit volontiers Bernage, lesquels descendirent à bas et trouvèrent qu'elle était en une très belle chambre, assise toute seule devant un feu. Le gentilhomme tirâ un rideau qui était devant une grande armoire, où il vit pendus tous les os d'un homme mort. Bernage avait grande envie de parler à la dame, mais, de peur du mari, il n'osa. Le gentilhomme, qui s'en aperçut, lui dit : « Si vous plait lui dire quelque chose, vous verrez quelle grâce et parole elle a. » Bernage lui dit à l'heure²¹ : « Madame, votre fortune est égale au tourment. Je vous tiens la plus malheureuse femme du monde. » La dame, ayant la larme à l'œil, avec une grâce tant humble qu'il n'était possible de plus, lui dit :

¹²⁵ Monsieur, je confesse ma faute être si grande, que tous les maux que le seigneur de céans (lequel je ne suis digne de nommer mon mari) me saurait faire ne me sont rien au prix du regret que j'ai de l'avoir offensé²². En disant cela, se put fôt à pleurer. Le gentilhomme tira Bernage par le bras, et l'emmena. Le lendemain matin, s'en partit pour aller faire la charge que le Roi lui avait donnée. Toutefois, disant adieu au gentilhomme, ne se put l'en de lui dire :

¹³⁵ Monsieur, l'amour que je vous porte et l'honneur et la grande repentance de votre pauvre femme, que vous devez user de miséricorde, et aussi, vous êtes contraint à vous dire qu'il me semble, vu la grande réputation de votre pauvre femme, que vous me gage de perdre une si belle maison que la voire, et que ceux qui ne vous aiment peut-être point en fussent héritiers.²³

Le gentilhomme, qui avait délibéré²⁴ de ne parler jamais à sa femme, pensa longuement aux propos que lui tint le seigneur de Bernage ; et enfin connut qu'il disait vérité, et lui promit que, si elle persévérait



Portrait d'un jeune homme, gravure de Lucas de Leyde, Paris, Musée du Petit-Palais.

Gravure de Bertrand Salomon pour *La Coche*, de Marguerite de Navarre. Paris, B.N.

en cette humilité, il en aurait quelquefois²² pitié. Ainsi s'en alla Bernage faire sa charge. Et quand il fut retourné devant le Roi son maître, lui fit tout au long le conte que le prince trouva tel comme il disait ; et, en autres choses, ayant parlé de la beauté de la dame, envoya son peintre, nommé Jehan de Pans²³, pour lui rapporter celle dame au vif²⁴. Ce qu'il fit après le consentement de son mari, lequel, après longue pénitence, pour le désir qu'il avait d'avoir enfants et pour la pitié qu'il eut de sa femme, qui en si grande humilité recevait cette pénitence, il la reprit avec soi, et en eut depuis beaucoup de beaux enfants.

“ Mes dames, si toutes celles à qui pareil cas est advenu buvaient en tels vaseaux, j'aurais grand peur que beaucoup de coupes dorées seraient converties en têtes de mort. Dieu nous en veuille garder, car si sa bonté ne nous retient, il n'y a aucun d'entre nous qui ne puisse faire pis ; mais, ayant confiance en lui, il gardera celles qui confessent ne se pouvoir par elles-mêmes garder ; et celles qui se confessent en leurs forces sont en grand danger d'être tentées jusqu'à confesser leur infirmité²⁵. Et en est vu plusieurs qui ont tribuché en tel cas, dont l'honneur sauval, celles que l'on estimait les moins vertueuses ; et dit le vieil proverbe : Ce que Dieu garde est bien gardé.

— Je trouve, dit Parlemente, cette punition au tant raisonnable qu'il est possible ; car tout ainsi que l'offense est pire que la mort, aussi est la punition pire que la mort.”

Dit Ennasuite²⁶ : « Je ne suis pas de votre opinion, car j'aimerais mieux toute ma vie voir les os de tous mes serviteurs en mon cabinet, que de mourir pour eux, vu qu'il n'y a méfâit qui ne se puisse amender ; mais, après la mort, n'y a point d'amendement.

— Comment sauriez-vous amender la honte ? dit Longarine²⁷, car vous savez que, quelque chose que puisse faire une femme après un tel méfait, ne saurait réparer son honneur.

— Je vous prie, dit Ennasuite, dites-moi si la Madeleine n'a pas plus d'honneur entre les hommes maintenant, que sa sœur qui était vierge ?

190 — Je vous confesse, dit Longarine, qu'elle est louée entre nous de la grande amour qu'elle a portée à Jésus-Christ, et de sa grande pénitence ; mais si lui demeure le nom de Pécheresse.

— Je ne me soucie, dit Ennasuite, quel nom 195 hommes me donnent, mais que Dieu me pardonne et mon mari aussi. Il n'y a rien pourqui je voulisse²⁸ mourir.

— Si cette damoiselle aimait son mari comme elle devait, dit Dagoucin, je m'ébahis comme elle ne mourrait de deuil, en regardant les os de celui à qui, par son péché, elle avait donné la mort.

— Cependant, Dagoucin, dit Simontaillu²⁹, êtes-vous encore à savoir³⁰ que les femmes n'ont amour ni regret ?

— Je suis encore à le savoir, dit Dagoucin, car je n'ai jamais osé tenir leur amour, de peur d'en trouver moins que l'en désire.

— Vous vivez donc de foi et d'espérance, dit Nomeride³¹, comme le pluvier, du vent ? Vous êtes 200 bien aisé à nourrir !

— Je me contente, dit-il, de l'amour que je sens en moi et de l'espoir qu'il y a³² au cœur des dames, mais si je le savais, comme je l'espére, j'aurais si extrême contentement que je ne le saurais porter 215 sans mourir.

— Gardez-vous bien de la peste, dit Geburon³³, car de cette maladie-là, je vous en assure³⁴. Mais je voudrais savoir à qui madame Oisille donnera sa voix.

220 — Je la donne, dit-elle, à Simontaillu, lequel je sais bien qu'il n'épargnera personne.

— Autant vaut, dit-il, que vous mettiez à sus³⁵ que je suis un peu médisant ? Si ne lairraje³⁶ à vous montrer que ceux que l'on disait médisants ont dit vérité. Je crois, mes dames, que vous n'êtes pas si sortes que de croire en toutes les Nouvelles que l'on vous vient contier, quelque apparente qu'elles puissent avoir de sainteté, si la preuve n'est si grande qu'elle ne puisse être remise en doute. »

Marguerite de NAVARRE, *Hépamezón*, Quatrième journée (1559), Orthographe modernisée

LECTURE MÉTHODIQUE

Le récit

1. Faites un plan de la nouvelle proprement dite.
2. Qu'est-ce qui fait l'efficacité de la structure scénique (écrit-explication de la scène (écrit dans le récit) ? Quel est le risque encouru par ce type de procédé narratif ? Ce texte y échappe-t-il, à votre avis ?
3. Montrez comment s'effectue la transition entre le récit du gentilhomme et la scène suivante. Cette scène rappelle-t-elle la première ? Que comporte-t-elle de nouveau ?
4. Le personnage de Bernage : qu'est-ce qui rend son avis recevable par le gentilhomme ? S'agit-il d'une partie d'un avis purement abstrait ? Quel sens revêt la rencontre de Bernage et de la Dame ?
5. Quelle est la valeur-clé qui réunit les trois personnages ? Que pensez-vous de l'attitude de la Dame ?

AU-DELÀ DU TEXTE

Exposés

1. Reportez-vous à la *Quatrième Journée* (consacrée aux histoires d'amour à dénonciation tragique) du *Décaméron*, de Boccace, et notamment à la neuvième nouvelle (histoire du « Coeur mangé »). Voyez-vous une relation entre cet univers et l'histoire de Bernage ? Que devienne, chez MARGUERITE DE NAVARRE, le tragique et le macabre ?
2. Plus largement, imaginez ce que donnerait cette histoire (dénouement, conclusion), traitée par d'autres types de récit, comme :
 - a. le conte merveilleux ;
 - b. le roman médiéval (pensez à la « scène du Graal », cf. p. [10]) ;
 - c. le conte ou la nouvelle fantastique de l'époque romantique (pensez à Hoffmann, à Poe, à Villiers de L'ISLE-ADAM, à BARBIE D'AUREVILLY).

COMPOSITION FRANÇAISE

- Dans un passage fameux de sa *Poétique* (ch. 4), Aristote constate chez l'homme une tendance à trouver du plaisir aux représentations. C'est ainsi que « nous avons plaisir à regarder les images les plus solennées des choses dont la vue nous est possible dans la réalité, par exemple les formes d'animaux ignobles ou de cadavres ». C'est pourquoi la tragédie « en représentant la pitié et la frayeur », provoque chez le spectateur « une émotion (pathos) de ce genre d'émotions » (Aristote, *Poétique*, ch. 4 et 6, trad. R. DuPont-Roc et J. Lallot, Seuil).
- En vous appuyant sur des exemples d'histoire tragique dans la littérature narrative (roman, nouvelle, conte), mais aussi dans la presse à sensations, vous vous interrogez sur le plaisir ou l'intérêt que le lecteur peut y trouver.

- La discussion**
1. L'introduction et la conclusion d'Oisille : leur contenu est-il le même ? Peut-on échanger leurs places ?
 2. Où commence la discussion ? La conclusion d'Oisille en fait-elle partie ? A-t-elle, cependant, de l'importance pour ce qui suit ?
 3. La progression du commentaire. Distinguez-en les phases principales (argumentation, distribution des personnages). Comment passe-t-on d'une phase à l'autre ?
 4. Quel type de lecture les dévisants font-ils de la nouvelle ? S'agit-il d'une exégèse, d'une explication de texte ? Patient-ils, pour autant, de tout autre chose ? Quel usage font-ils de certains éléments de l'histoire ?

Partable, ce qui ne l'empêche pas de critiquer les dames : « sans merci » ou bien c'est pour hypocrite, ou bien c'est manque de saine, — 8. Du lieu (de cet endroit-là). — 9. Mérenieur. — 10. Recipient. — 11. Ce que c'est. — 12. Moitié. — 13. Au point que. — 14. Je crus m'apercevoir. — 15. Pourtant. — 16. Depart. — 17. Bondis. — 18. Bien mieux. — 19. Arrangement. — 20. Alors. — 21. Décidé. — 22. Un jour. — 23. Jean Perreau (mort en 1530), peintre de la Cour, décorateur, architecte, poète ; type de l'artiste humaniste au début du XVI^e. — 24. D'après nature, en donnant l'illusion de la nature vivante. — 25. Fablieuse. — 26. Anne de Vivonne, dame d'Ennasuite. — 27. Anne de La Fayette, dame de Longay. Longay viene de perçoir son mari fus par des brigands (à la ville, mari d'Anne de Vivonne, et père de Brantôme). Simontaillu est très affectueux serviteur de